

Yonne 10/44

LE BULLETIN DE L'ARORY

Mémoire

numéro 7 - décembre 2001 - 20F

ARORY
Association pour
la Recherche sur
l'Occupation et la
Résistance dans l'Yonne

Sommaire

> LE DOSSIER

Le maquis des
Îles Ménéfrier

pages 2, 6

par Jean-Claude Pers et Joël
Drogland

> CONCOURS DE LA RÉSISTANCE 2002

> Biographie

Léa Paris, une figure
combattante

page 8 par Arnaud Fouanon

L'A.R.O.R.Y. CONTINUE...

ÉDITORIAL par Claude Delaselle

L Depuis le 30 mai 2001 l'A.R.O.R.Y. a changé de président. Jacques Direz, qui avait dirigé notre association depuis sa création a décidé de passer le flambeau, et l'Assemblée Générale a accepté sa proposition de le confier à un non résistant, professeur d'histoire à Auxerre, qui avait adhéré à l'A.R.O.R.Y. peu de temps après sa création en 1988. L'Assemblée Générale a aussi décidé d'attribuer à Jacques Direz le titre de président d'honneur de l'A.R.O.R.Y., en reconnaissance de son action à la tête de notre association.

Le bilan laissé derrière lui par Jacques Direz est considérable. Après avoir été l'initiateur de la première réunion préparatoire de l'A.R.O.R.Y., il avait été placé à sa tête et avait réussi à y faire se regrouper des résistants de tous les mouvements de la Résistance icaunaise. Grâce à un réseau très étendu de relations, et surtout à une activité inlassable, il a réussi ensuite à obtenir de nombreuses subventions qui ont servi notamment à financer l'édition par l'A.R.O.R.Y. de plusieurs ouvrages qui ont eu une diffusion appréciable et ont contribué à nous faire connaître d'un large public.

Débordant de projets, c'est lui qui a eu l'idée et obtenu de la mairie d'Auxerre la création d'un Centre de Documentation dont l'utilité s'est très vite confirmée : l'A.R.O.R.Y. y dispose d'un lieu de réunion autonome et d'un lieu de travail adapté où sont conservés documents, livres, mis à la disposition de tous. C'est lui qui a eu l'idée et obtenu de la préfecture la création d'un " emploi-jeune ", pour assurer la permanence du Centre de Documentation, le travail de secrétariat et la gestion des outils informatiques. C'est lui

enfin qui a poussé la petite équipe de professeurs d'histoire, qui avait déjà réalisé depuis 1995 de nombreuses interviews de résistants, à se lancer dans l'aventure de la réalisation d'un C.D.ROM, qui est, je le rappelle, un projet national, auquel des équipes réunies dans tous les départements se joignent progressivement.

Tout cela s'est fait peu à peu et n'a pas toujours été facile. La vie de notre association, prétendant réunir des personnes ayant fait partie de mouvements de résistance très diffé-

rents, ayant des opinions parfois très opposées, et au caractère souvent affirmé, n'a pas été, selon l'expression désormais consacrée, " un long fleuve tranquille ". Des maladroitures ont été commises, des divergences sont apparues sur les objectifs, des heurts se sont produits, et quelques-uns des membres

fondateurs ont préféré se mettre à l'écart de la vie de l'association ou en démissionner. D'autre part de trop nombreux témoins de cette époque ont disparu depuis 13 ans, et d'autres ont cessé de participer à la vie de l'association en raison de leur âge ou de leur santé. Inversement, et même si les résistants forment encore actuellement la majeure partie des adhérents, des personnes plus jeunes, n'ayant donc pas vécu cette période, y sont entrées, professeurs d'histoire, personnalités du monde culturel icaunais, personnes intéressées par l'étude de cette période... Comme toute association, l'A.R.O.R.Y. voit donc peu à peu son recrutement se modifier par la force des choses, et la nécessaire " relève " s'effectue, bien qu'en nombre insuffisant à notre gré. L'A.R.O.R.Y. dispose actuellement d'une position solide et stable. Son rôle et son utilité sont reconnus par les autorités locales et les>>>

suite page 8

Yonne 10/44
Mémoire

Bulletin de L'Association pour
la Recherche sur l'Occupation et
la Résistance dans l'Yonne.
Directeur de publication : J. Direz
Rédacteur en chef : J. Rolley
Coordination : T. Roblin
Graphisme et réalisation : F. Joffre
Arory, 2001. Photos : D.R.
site internet : www.arory.com
e-mail : info@arory.com

40 Juillet 1944

Sur cette photo prise aux Iles Ménéfrier (près de Quarré-les-Tombes) fin juillet 1944, on peut voir de gauche à droite : Robert Montchanin (« Bonnefoy »), chef du maquis Garnier et commandant la 6^{ème} compagnie, Jean Chapelle (Cdt « Verneuil »), instigateur et organisateur du rassemblement des Iles Ménéfrier, Albert Moncombe (« Bilger »), son adjoint commandant la 1^{ère} compagnie et Emile Mennecart (« Wandhuyt ») ancien des Brigades internationales et chef du maquis Aillot qui trouvera la mort au cours des combats qui ont suivi la libération d'Avalon. Archives privées : M. Buret



En juillet 1944, Jean Chapelle (« Verneuil »), responsable militaire de Libération-Nord décide, en accord avec les représentants des autorités alliées, de rassembler près de Quarré-les-Tombes, autour du hameau des Iles Ménéfrier, tous les hommes, sédentaires et maquisards, contrôlés par son organisation.

Plus de 1500 maquisards vont se regrouper et s'organiser en un maquis d'une importance exceptionnelle pour notre département. La force de ce maquis, l'importance de son effectif, le charisme de son chef, font du rassemblement des Iles Ménéfrier un des événements majeurs de l'histoire de la Résistance icaunaise.

LE MAQUIS DES ÎLES MÉNÉFRIER

DOSSIER

LES ORIGINES DU MAQUIS

Concentrer en un même lieu des centaines de maquisards venus de divers points du département de l'Yonne est une opération de grande ampleur, originale et unique dans le département. Il faut en chercher les origines dans les plans dressés par les Alliés pour la libération du territoire ainsi que dans les projets personnels de Jean Chapelle.

Le C.O.M.A.C. (Commission d'action militaire), l'état-major national des F.F.I., et les bureaux londoniens de la France libre ont élaboré en mai 1944 un plan stratégique visant à constituer dans le Morvan un regroupement massif de forces combattantes. Ce projet ambitieux, souvent appelé hérisson du Morvan, s'appuie sur deux constatations :

- Le Morvan est l'une des régions françaises où les maquis sont les plus nombreux et les plus actifs au printemps 1944.

- Les conditions physiques, humaines et administratives locales (isolement, abondance des forêts, des bois et des friches, dispersion extrême de l'habitat, division administrative entre quatre départements et trois Kommandanturen, celles de Dijon, Nevers et Auxerre) en font une région idéale pour l'intensification de la guérilla contre les Allemands.

L'objectif est donc de réorganiser les maquis du Morvan en de véritables unités combattantes, de nommer à la tête de cette région un chef unique, de renforcer les forces locales par de vastes opérations aéroportées qui fourniront des cadres et des armes. Ainsi sera constituée une zone de résistance puissamment armée, capable d'arrêter et de combattre les troupes allemandes en retraite. C'est dans cette perspective que sont parachutées dans le Morvan deux missions Jedburgh et un détachement de S.A.S. Ces équipes sont constituées par des officiers alliés, encadrant des hommes parfaitement entraînés et équipés d'un armement de qualité.

L'importance prise par le Morvan dans les plans stratégiques au printemps 1944 explique enfin que le délégué militaire pour la zone Nord, André Rondenay, vienne s'installer

dans le Morvan. Représentant de la France libre, il a autorité sur toute la Résistance intérieure et bénéficie d'une liaison radio directe avec Londres ainsi que de nombreux parachutages.

Jean Chapelle trouve dans ce vaste plan stratégique un cadre dans lequel il s'inscrit d'autant plus volontiers qu'il se prête à la réalisation de ses propres projets militaires et politiques. Au printemps 1944, les forces militaires dont dispose « Verneuil » se situent dans l'est et le sud du département. Elles sont formées de trois maquis (maquis Garnier, maquis Aillot, maquis Horteur) qui s'appuient sur de nombreux groupes de sédentaires. En juin 1944, les maquis ont affronté de durs combats et subi de lourdes pertes. Aussi « Verneuil » décide-t-il de modifier sa stratégie, caractérisée jusqu'alors par des actions de sabotage conformes aux consignes de la direction militaire de Libération-Nord, et de constituer une grande unité capable de faire face, dans un rapport de force moins inégal, mais aussi de prendre l'initiative au moment où les Allemands se replieront.

Il semble d'autre part que le projet de constituer un gros maquis résulte aussi de préoccupations beaucoup plus politiques. « Verneuil » est convaincu que « le mouvement qui dirigera la Résistance de l'Yonne » sera celui qui « aura le plus d'hommes disciplinés et armés et ordonnés », comme il le dit dans une lettre à Gaston Vée, devenu responsable de Libération-Nord, après l'arrestation de P. Vauthier (voir Yonne Mémoire n° 5, pages 2 à 5). Le rassemblement des Îles Ménéfrier aurait donc aussi comme objectif d'imposer Libération-Nord comme organisation dominante de la Résistance icaunaise.

« Verneuil » parvient aisément à faire accepter son plan par l'état-major F.F.I. départemental et par le colonel Rondenay. Il s'agit de regrouper au nord du Morvan toutes les forces de Libération-Nord alors dispersées dans l'est et le sud du département, à l'exception de celles du groupe jovien Bayard, le commandant Herbin refusant cette « aventure ».

LES CONVOIS VERS LES ÎLES MÉNÉFRIER

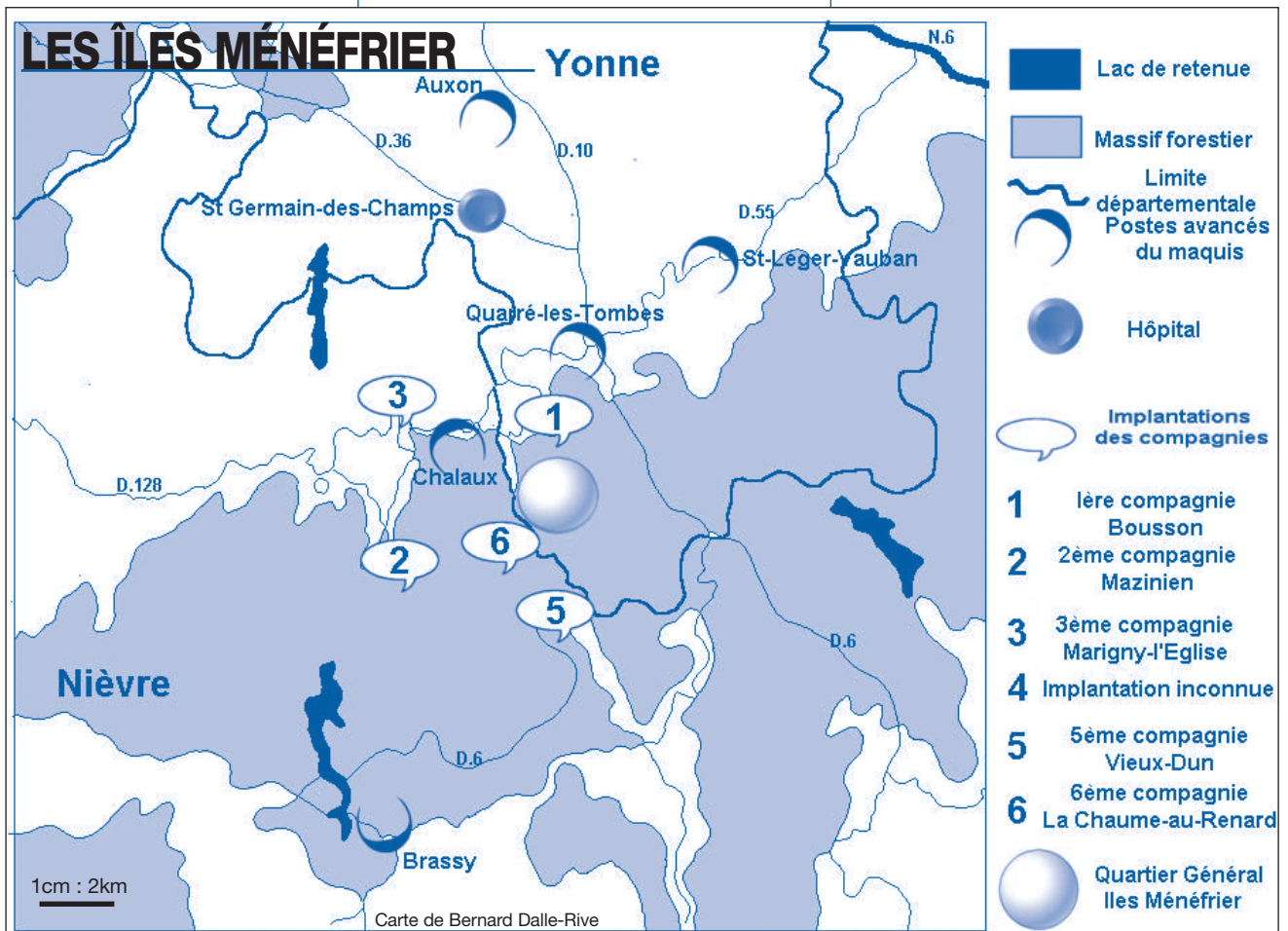
Ce projet suppose pour être réalisé que soient résolus de gros problèmes de logistique. Il s'agit en effet de regrouper au moins mille cinq cent hommes venant de différents points du département de l'Yonne... L'une des premières difficultés est sans conteste l'organisation des transports dont l'artisan principal est Albert Moncomble (« Bilger »).

Cinq convois sont organisés, ils doivent parcourir plus de cent kilomètres depuis Saint-Florentin et Tonnerre en plein territoire occupé.

Le premier convoi est le plus important. Il a lieu le 24 et le 25 juillet. Parti de Saint-Florentin et du Tonnerrois, piloté par la voiture du commandant « Verneuil », il traverse le sud du département, coupe la R.N. 6 à Cussy-les-Forges et gagne le Morvan. Ce convoi comprenait, selon Albert Moncomble cinquante-deux véhicules réquisitionnés transportant six cents hommes. « Les hommes avaient reçu des avis pour être incorporés. On leur avait dit : le jour J, vous vous rendez à tel endroit. Les gens devaient rejoindre Moulins-en-Tonnerrois chez M. Carré, restaurateur. » (A. Moncomble). Pierre Roll faisait partie de ce convoi et raconte :

« Nous sommes transportés au maquis en camions. Au départ de Tonnerre, un seul. Nous prenons la route de Troyes et gagnons Moulins-en-Tonnerrois par Ancy-le-Franc. À Ancy, nous rencontrons des Allemands : aucun incident. Le rassemblement se fait à Moulins dans la nuit : sept ou huit camions, quatre ou cinq voitures légères. Je fais partie d'une équipe de quatre chargée de réquisitionner une Citroën à Noyers... Le 25, notre convoi prend la direction des Îles Ménéfrier. A Montréal, bref arrêt, un groupe entre dans la mairie et dans la poste, y décroche les portraits de Laval et de Pétain. On les brûle sur la place. D'abord hésitante, la population nous fait bon accueil. On gagne les Îles par une petite route... »

Le deuxième convoi regroupe deux cent dix à deux cent vingt hommes de la région de Lichères et de Sainte-



Vertu. Il arrive le 28 juillet.

Le troisième convoi comprend environ deux cent cinquante hommes de l'Avallonnais. Le docteur Champeaux en faisait partie ; il raconte : « Nous voici donc partis de Vermenton, mon frère et moi, la nuit du 25 juillet 1944, à bicyclette, fusil accroché au cadre du vélo et le 6.35 que j'avais subtilisé à mon père (...) Sur la route de Lucy-sur-Cure nous apercevons au loin les phares de deux voitures, nous essayons de ne pas nous faire repérer.... Une fois le convoi passé, (il y avait en fait 6 voitures) nous poursuivons notre route vers Sacy (...), mais nos amis qui nous avaient attendus, avaient continué leur route vers Villiers-la-Grange(...). Nous nous retrouvons enfin, une trentaine, le plus jeune n'avait guère plus de dix-sept ans, le plus âgé autour de cinquante ans, car ils parlaient tous de peur des représailles allemandes (...). Avec l'arrivée de ceux de Niry, nous étions maintenant quatre-vingts (...). Nous nous sommes reposés toute la journée. À la nuit, nous sommes partis à

pied jusqu'au château d'Origny après une halte en forêt d'Hervaux (...). Là, nous nous sommes encore reposés et le lendemain matin, le 27 juillet, nous sommes repartis mais cette fois-ci en camions. Il y en avait six, escortés par des motos. Nous voilà donc repartis, drapeaux français déployés, chantant à tue-tête, passant par Talcy, Montréal, Trevilly, Cisery, Savigny-en-Terre-Plaine, Sainte-Magnance. L'avant-veille un autre convoi avait été accroché par une patrouille allemande qui y avait laissé un mort et un prisonnier. Le convoi avait, ce jour là, pour couverture, une automitrailleuse, récupérée à la barbe des Allemands à Boulogne-Billancourt et ramenée de Paris sans dommages.

Par les petites routes du Morvan nous avons ensuite gagné les Îles Ménéfrier (...). »

Il y eut encore deux autres convois de moindre importance et de nombreuses arrivées individuelles. M. Jean Brunel signale également l'utilisation du chemin de fer départemen-

tal Laroche-Migennes – L'Isle-sur-Serein pour acheminer les maquisards.

Ces convois qui circulent sur les routes du département dans des dizaines de véhicules réquisitionnés constituent un événement exceptionnel qui a frappé les témoins de l'époque et qui constitue un des temps forts de la mémoire résistante. « Verneuil » lui-même a haussé l'événement à la hauteur de l'épopée dans le récit manuscrit qu'il a fait de l'histoire de son action. « Spectacle inoubliable » écrit « Verneuil » qui s'enthousiasme devant « un imposant convoi de vingt-cinq camions, sept voitures, quatre camionnettes et une dizaine de motos, le tout échelonné sur plus d'un kilomètre, véhicules bondés d'hommes plus ou moins bien armés, mais plein d'enthousiasme, chantant « La Marseillaise », drapeaux claquant au vent. » D'autres, plus critiques, frémissent à la pensée de ce qui serait advenu si ces convois avaient rencontré sur leur chemin une colonne allemande.

ORGANISATION ET VIE QUOTIDIENNE

Des centaines d'hommes sont ainsi acheminés autour du hameau des Îles Ménéfrier près de Quarré-les-Tombes choisi par le commandant « Verneuil ». Ils constituent la 3^e demi-brigade F.F.I. de l'Yonne. L'afflux continue dans les deux premières semaines du mois d'août.

Albert Moncomble avance les chiffres suivants : 1686 hommes de troupe et sous-officiers immatriculés, 65 officiers, 60 gendarmes, (« Verneuil » ayant décrété la mobilisation sur le territoire qu'il contrôle), 15 membres du personnel féminin, 15 civils et 5 Allemands déserteurs, soit un total de 1846 personnes. C'est donc un énorme maquis, une concentration exceptionnelle pour notre région. « Verneuil » réorganise sa 3^e demi-brigade. Il constitue six compagnies regroupées en deux bataillons, on parle désormais du Régiment « Verneuil ». Le commandement de l'ensemble est assuré par Jean Chapelle, assisté d'un état-major d'une dizaine d'officiers. On mesure ainsi le formidable charisme qui devait être celui de ce jeune homme - « Verneuil » n'a pas encore vingt ans - que les maquisards admirent et auquel ils obéissent, à l'image de ses adjoints, les commandants d'active Lenthillac et

Présentation de la brigade de gendarmerie d'Avallon, août 1944, au Colonel Hutchinson (S.A.S.), au Colonel Laurin, au Lieutenant Villatoux (tué le 24 août 1944) et au Capitaine Recouvreur.

Archives privées : M. Buret



Recouvreur, ce dernier un militaire âgé de soixante-dix ans.

Le lieu d'implantation du maquis a très vraisemblablement été choisi en concertation avec l'état-major du Délégué militaire régional, ainsi qu'avec les responsables de la mission Jedburgh Verveine et les officiers S.A.S. avec lesquels « Verneuil » est en contact.

Le hameau des Îles Ménéfrier est situé dans la forêt domaniale au Duc à environ sept kilomètres de Quarré-les-Tombes, à peu de distance de la Nièvre, dans une région accidentée. Une seule route, étroite et sinueuse, y conduit. Le hameau lui-même ne comprend que quelques maisons. C'est là que s'installent l'état-major et les services généraux : services du personnel et trésorerie, prévôté et 2^e Bureau, bureau du matériel et des opérations aériennes, parc automobile et intendance. Des groupes électrogènes y sont installés, le téléphone posé, des baraquements construits. Les différentes compagnies sont réparties sur un vaste territoire boisé. À Bousson, la 1^e compagnie contrôle la seule route qui conduit aux Îles. La 2^e compagnie est à Mazignien, la 3^e à Marigny-l'Église, la 5^e à Vieux-Dun (dans la Nièvre), la 6^e à La Chaumeau-Renard. Nous n'avons pu localiser l'implantation de la 4^e compagnie. Des postes avancés protègent l'ensemble de Quarré-les-Tombes, Auxon, Crottefou à Chalaux et jusqu'à Brassy. Des retranchements et des

chicanes sont disposés sur les chemins d'accès. Les liaisons sont assurées par des lignes téléphoniques et surtout des estafettes à moto.

L'hébergement est des plus sommaires : les mieux lotis sont entassés dans des granges et nombreux sont ceux qui préfèrent coucher à la belle étoile. Pierre Roll précise qu'avec quelques camarades ils ont préféré se construire un abri dans un champ voisin. Il envie les maquisards du maquis Camille à Chalaux « mieux installés que nous : leur camp était un vrai camp militaire avec des tentes, des caillebotis, etc... »

De l'avis unanime, le ravitaillement n'est pas tout à fait à la hauteur ! Le pain est cuit dans un four de ferme et on abat une vache (réquisitionnée) par jour mais il semble bien que cela ne suffise pas pour nourrir un aussi grand nombre d'hommes. L'approvisionnement laisse surtout à désirer pour les cantonnements éloignés du P.C., où la nourriture est apportée à dos d'homme. Pierre Roll, qui est en position entre Mazignien et Brassy, raconte : « pour tromper la faim, nous nous sommes mis à manger des mûrons, à faire de vagues compotes avec des pommes vertes arrachées aux arbres grosses comme des noix... Ces difficultés durèrent jusqu'à la Libération. On ne mangea guère à sa faim qu'à l'occasion d'achats dans les villages ou des parachutages. » René Champeaux confirme : « Nous ne rentrions pas tous les jours à notre base, si bien qu'il nous arrivait de rester sans manger pendant quelques jours. » Il y a cependant quelques belles compensations : le maquis s'empare un jour d'un camion-citerne de vin, une autre fois d'un camion chargé de bouteilles de Pommard destinées aux occupants (ce qui représente une bouteille pour 4 hommes). Il y eut aussi un coup de main heureux sur le dépôt des tabacs d'Avallon.

L'hygiène était plus que précaire. Yoland Coilly avoue n'avoir pu faire une toilette convenable pendant tout son séjour au maquis et Pierre Roll confirme : « Nous étions mangés de vermine. ». Une antenne médicale fonctionnait dont le médecin-chef était le Dr Orthodoxu de Chablis. Un

hôpital de campagne était installé à Lautreville entre Quarré-les-Tombes et Saint-Germain-des-Champs.

Dès le début, il avait été décidé que chaque homme emportait son équipement personnel. Au départ, les hommes du groupe dont fait partie Pierre Roll reçoivent un simple brassard comme signe distinctif. C'est dire si l'équipement est hétéroclite et l'armement insuffisant. Un grand nombre d'hommes étaient venus avec un petit armement individuel : au mieux un fusil et quelques cartouches, parfois un pistolet... souvent rien. Robert Albertelli estime qu'au début environ huit cents hommes au plus étaient armés. Albert Moncomble, lui aussi constate cet état de fait et signale que le maquis Camille leur a livré huit cents fusils et armes automatiques. Pierre Roll raconte une bagarre entre les maquisards de « Verneuil » et ceux du maquis Camille pour le partage des fruits d'un parachutage.

La formation militaire semble avoir été absente pour la plupart. Seul Pierre Roll signale qu'il a reçu un début d'instruction dispensée pendant une semaine par un aspirant. Les autres témoins n'ont aucun souvenir d'une quelconque « école du soldat ».

« Discipline librement consentie », est le terme qui revient le plus souvent. Malgré les conditions de vie difficiles il n'y eut jamais d'écarts graves, dit Pierre Roll qui signale cependant quelques incidents avec les maquis voisins (Camille et S.A.S. anglais) mieux implantés, et fait plus grave, le viol (après le départ des Îles) par un maquisard d'une jeune paysanne un peu innocente qui avait suivi le maquis depuis Montréal. Des collaborateurs du Tonnerrois et de l'Avallonnais furent arrêtés sur ordre de « Verneuil », conduits au maquis et jugés. Certains furent exécutés, comme la dénonciatrice d'Etienne Delarue, boulanger à Lucy-le-Bois.

LE « RÉGIMENT VERNEUIL » AU COMBAT

Les tâches d'organisation ne ralentissent pas pour autant l'action militaire qui se développe considérablement. De nombreuses embuscades et com-

bats ont lieu. L'une de ces missions se termine tragiquement : un groupe de voitures commandé par le capitaine Laureillard est intercepté par l'ennemi le 1^{er} août près de Chablis. Blessé grièvement, Laureillard sera torturé et finalement les Allemands le précipiteront le 15 août du haut de la falaise du Saussois.

Le 3 août, un bataillon allemand attaque le maquis Camille près de Marigy-l'Église, deux compagnies du régiment « Verneuil » interviennent sur les arrières de l'ennemi, reprenant le village de Chalaux.

Le 14 août, un violent engagement a lieu à Sainte-Magnance sur la RN 6. 14 Allemands y trouvent la mort. Les « Verneuil » ne subissent aucune perte et s'emparent d'un important matériel.

Le 19 août les maquisards entrent dans Avallon que les Allemands viennent de quitter. (Lire dans le N° 2 de « Yonne Mémoire » le récit de la Libération d'Avallon par Michel Baudot) Afin de rassurer la population avallonnaise, « Verneuil » fait établir à quelques kilomètres de la ville des « bouchons » défensifs.

Entre le 19 et le 26 août, de violents combats ont lieu en particulier au tunnel de Saint-Moré et près de Pontaubert. Plusieurs maquisards sont tués, en particulier le lieutenant Vandhuys, le sergent Monin et sept gendarmes de la brigade d'Avallon qui avaient rejoint le maquis.

La tâche fixée aux maquis de l'Yonne et du Morvan est d'assurer la couverture du flanc sud de l'armée du Général Patton qui progresse vers l'est et de contenir la pression que les unités allemandes en retraite exerceront pour échapper à l'encerclement, à cause de la progression rapide dans la vallée du Rhône des éléments de l'armée B commandée par le général De Lattre de Tassigny.

Le 1^{er} septembre 1944, en effet, le régiment « Verneuil » reçoit la mission d'établir la liaison avec la 1^{ère} Armée française du général de Lattre qui, débarquée en Provence le 15 août, a libéré le sud de la France puis remonté les vallées du Rhône et de la Saône. Il s'agit de prendre les Allemands de vitesse, de couper leur axe de repli vers l'est de la France et de les encer-

cler. Le régiment « Verneuil » doit progresser vers le sud-est avec pour objectif Dijon et pour axe la route nationale 5.

Jean Chapelle avec le groupe mobile 1 et les trois compagnies de Corps Francs s'acquitte de cette mission en établissant les premières liaisons avec la 1^{ère} DFL et la 1^{ère} DB, du 8 au 11 septembre 1944.

Jean Chapelle écrit dans sa « contribution à l'histoire de la Libération de l'Yonne » : « La mission du 1^{er} septembre était bien remplie. Malgré des fatigues très grandes et sur le qui-vive continu, les hommes du 1^{er} bataillon avaient avancé sans répit de Tonnerre à Dijon. Le 11 septembre, ils participèrent avec leurs camarades de la 1^{ère} armée, au grand défilé de Dijon et ce fut pour eux une consécration inoubliable de leur courage et de leur audace. »

Pendant ces opérations, du 2 au 5 septembre, le 2^e bataillon livre plusieurs combats dans la région de Quarré-les-Tombes et d'Avallon à des unités allemandes encerclées qui cherchent à se dégager.

Le 20 septembre, 1200 hommes du régiment Verneuil sont démobilisés. Les autres (1150 selon J. Chapelle) vont s'intégrer au 1^{er} régiment du Morvan commandé par le lieutenant-colonel Sadoul. Ils en constituent deux bataillons sur les quatre et la compagnie hors-rang.

Désormais l'histoire du régiment « Verneuil » se confond avec celle du 1^{er} régiment du Morvan. Pour les maquisards des Îles Ménéfrier, le combat continue dans les Vosges, en Alsace, en Allemagne et en Autriche où ils se trouveront le 8 mai 1945. ●

Jean-Claude Pers et Joël Droglond

Sources : CANAUD Jacques, Les maquis du Morvan, Académie du Morvan, 1981. CHAPPELLE Jean, Contribution à l'histoire de la libération de l'Yonne, document remis au Comité d'Histoire de la Seconde Guerre mondiale. Le Maquis, organe officiel de la demi-brigade, 12 octobre 1944. Témoignage d'Albert MONCOMBLE (« Bilger »). Témoignage de Jean BRUNEL. Témoignage de René CHAMPEAUX. Témoignage de Pierre COUVIN. Témoignage de Robert ALBERTELLI. Témoignage de Yolande COILLY. A.D.Y. 33 J 18 (récit manuscrit de Pierre ROLL).

Concours de la Résistance 2002

par Jean Rolley

Sujet : La connaissance de la déportation et la production littéraire et artistique : rechercher et analyser des témoignages et des documents de différente nature vous permettant d'approfondir sur l'histoire de la déportation et de la résistance dans les camps de concentration nazis, en particulier l'étude des productions littéraires et artistiques réalisées par des déportés durant ou après leur détention, ou par des non déportés vous paraît-elle susceptible de contribuer à la transmission de la mémoire de ce qui constitue un crime contre la personne humaine ?

Le sujet du concours national de la Résistance et de la Déportation 2002 est ambitieux. Il demande en effet d'approfondir l'histoire de la déportation et de la résistance dans les camps à partir de sources assez peu familières aux historiens : les productions littéraires et artistiques réalisées par des déportés, durant ou après leur retour, ou par des non déportés. La question est posée de savoir si ces œuvres sont susceptibles de contribuer à la transmission de la mémoire. À la question posée, la réponse ne peut être évidemment que positive. L'œuvre d'art, à la condition d'être une œuvre véritable, peut faciliter le contact avec la réalité de la déportation ; elle peut permettre à celui qui la regarde, qui la lit, de toucher en quelque sorte cette réalité, tellement au delà de la raison raisonnante, de la déportation. Annette Wieviorka cite, dans son livre *Déportation et génocide, entre la mémoire et l'oubli* (Plon, 1992), quelques lignes d'Elisabeth Will, qui témoigne de son expérience de Ravensbrück, et qui montre la difficulté à la faire partager : « Or, un travail d'historien, impartial, clair et précis comme il doit l'être, n'épuisera jamais la densité, l'angoisse, les nuances d'horreur d'un mauvais rêve. C'est au romancier qu'il faudra faire appel pour orchestrer le schéma de tragédie, pour faire des coupes en profondeur qui mettraient le lecteur, ne fût-ce que pour un instant, dans cette ambiance de fatigue, d'oppression et de crainte, dans ce jeu alterné de la lassitude, du dégoût et de l'attachement forcené à la vie. Le tableau serait peut-être plus diffus, mais aussi plus véridique [...] Seul un récit qui serait une œuvre d'art saurait restituer, dans son évocation ramassée et poignante, ce que fut véritablement notre existence en enfer. »

Cette difficulté à faire partager la réalité de la déportation est apparue également dans la façon dont ont été reçus les récits et descriptions des rescapés des camps. A la fin de 1945 une trentaine de récits avaient déjà été publiés, plus d'une centaine à la fin de 1948. Mais ils n'ont pas été entendus, lus, comme ils auraient pu l'être. Pendant plusieurs décennies le silence s'est fait, et les déportés ont enfoui ces années de douleurs, ces cauchemars, au fond d'eux-

mêmes. C'est beaucoup plus tard que la déportation est de nouveau l'objet de publications ; certains qui s'étaient exprimés recommencent à le faire, d'autres, qui étaient restés silencieux jusque là, décident enfin de se délivrer de leur fardeau. Simone Veil a évoqué l'amertume ressentie devant le refus de ses proches d'entendre ce qu'elle avait tellement besoin de dire.

Reste, bien entendu, à savoir ce qu'il faut entendre par « productions littéraires et artistiques ». On peut dire que sont incluses toutes les formes d'expression, les arts plastiques, comme le dessin, la sculpture, le cinéma, mais il n'en demeure pas moins que la grande masse de ces productions est faite de textes. Ce qu'il est plus difficile de déterminer, c'est s'il faut englober le documentaire, le témoignage, et à quelles conditions. Annette Wieviorka, encore elle, en parlant des textes (dont elle donne une liste impressionnante à la fin de son livre), écrit : « La structure commune à tous les récits, quelque soit le camp concerné, Auschwitz, Ravensbrück, Buchenwald...quelque soit le motif de la déportation de celui qui écrit, « racial », raflié, résistant, nous autorise à parler de « genre littéraire », celui de la littérature du témoignage née de la guerre de 1914-18. « Il s'agit d'un point de vue, il peut ne pas être partagé, il peut être nuancé.

Pour en venir aux exemples, nous n'en citerons ici que très peu ; rappelons pour le cinéma *Nuit et Brouillard*, film de commande réalisé en 1956, à condition de savoir que certaines images ont été censurées (un képi de gendarme français a disparu), et que ce film ne distingue jamais la déportation « raciale » de la déportation « non-raciale », ce qui ne nous apparaissait pas clairement dans les années 1970, mais qui nous choque aujourd'hui ; *L'enclos* d'Armand Gatti, de 1960, sans doute la seule fiction française sur les camps (face à face de deux hommes, dont l'un doit tuer l'autre, s'il veut survivre, sur ordre de deux officiers S.S.) ; pour la littérature, rappelons les œuvres de Primo Levi, *Si c'est un homme*, Julliard, 1987, *Les naufragés et les rescapés*, Gallimard, 1989, Robert Antelme, *L'espèce humaine*, 1947, réédition Gallimard, 2000, David Rousset, *L'univers concentrationnaire*, Paris, 1946 (réédition Hachette 2001), *Les jours de notre mort*, Paris, 1947, Jorge Semprun, *Quel beau dimanche*, Grasset, 1980, *L'écriture ou la vie*, Gallimard, 1994, etc...

En ce qui concerne plus directement notre département, nous citerons, pour les arts plastiques le monument des déportés et fusillés d'Auxerre, place Saint-Amâtre, œuvre de H. Lagriffoul, mais aussi dans un tout autre genre *Les Carnets de Lazare Bertrand*, présentés par J. Drogland, publiés en 1999., et qui contiennent ses dessins. Parmi les textes, nous citerons deux récits publiés tout de suite après la guerre, de Jean Puissant, *La colline sans oiseaux*, d'André Ragot, *N.N. (Nuit et Brouillard)*, et le livre de Jean Léger, *Petite Chronique de l'Horreur Ordinaire*, publié en 1998. Bien sûr, il ne s'agit pas ici de faire une liste exhaustive, des récits ont été faits et en partie transcrits, comme celui de F. Breton, dans le bulletin de la Société d'Etudes d'Avallon. n° 52, *Quelques souvenirs de captivité et de déportation*. Il est possible, pour obtenir des renseignements complémentaires de contacter le Centre de documentation de l'A.R.O.R.Y., 15 bis rue de la Tour d'Auvergne, à Auxerre, et de consulter le site arory (www.arory.com)

Tél. : 03 86 48 23 68. JEAN ROLLEY

pouvoirs publics ; ses finances sont saines ; l'amalgame réussi entre résistants et non résistants au sein de ses instances dirigeantes (Bureau et Conseil d'Administration) permet leur fonctionnement efficace et régulier. L'équipe de professeurs s'est lancée à corps perdu depuis deux ans dans la réalisation du C.D.ROM (dont beaucoup de résistants ont déjà pu voir une version provisoire), et peut se targuer sans fausse modestie d'être une des équipes les plus en pointe sur le plan national. Bien sûr, cela occupe une bonne partie de son temps et de son énergie, pour environ encore deux ans, mais elle réussit cependant à produire et diffuser régulièrement ce bulletin, Yonne Mémoire, qui en est à sa troisième année d'existence.

Le bulletin, le C.D.ROM et tous les travaux effectués, interviews, collecte de documents, de photos, etc. ont pour finalités la recherche de la vérité historique, bien sûr, mais aussi l'entretien et la transmission de la mémoire de la Résistance en direction du plus large public, en particulier des jeunes (notamment dans le cadre du Concours de la Résistance, auquel plusieurs professeurs de l'équipe participent activement, et avec succès, avec leurs élèves).

Une fois le C.D.ROM terminé, l'A.R.O.R.Y. devra s'orienter vers d'autres projets, pour lesquels des jalons ont déjà été posés (création d'une exposition itinérante destinée en particulier au public scolaire, édition ou réédition de livres...) et d'autres encore sur lesquels une réflexion se fera progressivement. J'ai donc accepté de reprendre le flambeau qui m'était tendu. Je ne l'ai pas fait sans de longues hésitations, car la tâche est lourde. C'est aussi pour moi une importante responsabilité morale de présider une association composée de personnes pour lesquelles j'éprouve le plus grand respect, pour leur engagement dans la Résistance et leur courage. Encouragé à le faire par plusieurs membres, et par Jacques Direz lui-même, je me suis donc finalement décidé. Entouré d'une équipe solide et chaleureuse, je me propose d'assurer la continuité de l'association, dans le respect de ses objectifs de toujours. L'A.R.O.R.Y. continue... ■

> Biographie

Léa Paris, une figure combattante. 1907-1989

L'enfance

Léa Paris est née le 28 mars 1907 à Faverges en Haute-Savoie. Très jeune, elle vient habiter avec ses parents à Laroche-Migennes ; son père y est cheminot mécanicien. Sa scolarité, qui se déroule à Migennes, l'a conduite jusqu'au brevet ; ce jour là, elle décide de faire une petite fugue. La suite et fin de l'échappée ne nous est pas connue, mais cela permet toutefois d'imaginer quel genre de jeune fille elle pouvait être !



Son militantisme précoce

En 1923, elle qui suit son père dans toutes les réunions, adhère aux Jeunesses communistes. La même année, Léa devient serveuse au buffet de la gare de Laroche-Migennes, puis travaille dans un restaurant à Vichy. En 1939, elle revient à Migennes et se fait embaucher à la Ferroviaire, une entreprise qui travaille pour la S.N.C.F.

Sa résistance

C'est en 1942 que cette militante communiste entre dans la Résistance et participe à plusieurs opérations du groupe F.T.P. de Louis Riglet formé au cours du dernier trimestre de l'année 1942. Au sein de ce groupe, elle participe notamment au sabotage de l'usine de filets de camouflage à Migennes le 6 février 1943 : Louis Riglet avait réussi à la faire embaucher dans cette entreprise. Elle réalise entre 1943 et le début 1944 de nombreuses actions comme l'incendie de wagons de paille et autre matériel inflammable en partance pour l'Allemagne, le sabotage à la ferroviaire d'un coffre fort destiné à la Kommandantur d'Auxerre. Elle participe aussi au ravitaillement des maquisards en leur fournissant des tickets d'alimentation volés à la mairie d'Épineau-Les-Voves et de l'essence subtilisée dans des camions allemands. Elle incendie également le garage d'un collaborateur. Les plaquettes incendiaires ou autres matériels lui sont fournis par Louis Riglet ou Henri Séguinet.

Pendant cette période elle est ce que l'on appelle une " sédentaire ".

C'est sans doute après l'arrestation de Louis Riglet à la fin de mars 1944, et le démantèlement du groupe, qu'elle passe dans la clandestinité et devient pendant un certain temps l'agent de liaison d'Emile Proudhon (« Père Robert »), responsable F.T.P. Puis après s'être cachée pendant un mois dans la ferme d'Armand Nevers à coté d'Aillant-sur-Tholon, elle gagne la région de Dourdan (Essonne) ; la Gestapo l'avait condamnée à mort. Elle continue son activité de résistance et participe à la Libération de Paris en août 1944.

Son retour à la vie civile

Après la guerre, Léa travaille au lycée Sainte-Thérèse à Montgeron (Val-de-Marne). Puis, à la fin des années 40, elle devient employée communale à Villeneuve-Saint-Georges, où elle milite au sein du parti communiste, du syndicat C.G.T. des employés communaux, des associations de résistants et d'anciens combattants, de la Confédération Nationale du Logement et au Secours populaire. Elle assiste aussi aux diverses commémorations qui ont lieu chaque année.

La fin anonyme d'une ancienne de « l'armée des ombres »

Cette femme, décorée de 3 médailles de la Résistance, célibataire « à la stature de grenadier et dont l'aspect masculin était encore renforcé par le duvet brun qui garnissait sa lèvre », que les personnes qui l'ont connue appellent encore tendrement la « grande Léa », mit fin à ses jours le 10 avril 1989, à Villeneuve-Saint-Georges, en se jetant dans la Seine, sans laisser ni lettre ni message ; elle venait d'avoir 82 ans. ■

ARNAUD FOUANON

Sources : *Témoignage de Léa Paris in Les Inconnus de la Résistance* BENOIT F. et SYLVESTRE C., Ed. Messidor. *Témoignages d'Henri Génois, Castel Jean-Marie, André Lafeuille, Emma Bruchard. Manuscrit inédit de Robert Loffroy.* BAILLY R., Occupation Hitlérienne et Résistance dans l'Yonne, A.N.A.C.R., 1984. CASTEL J. M., Les Villeneuvois et les Villeneuvoises sous l'Occupation 1940-1945, imprimé à Montgeron, 1995. Article du journal du P.C.F., Villeneuve-St-Georges, mai 1989.